Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

18 | 2013

Le monde selon l'Unesco

L'Unesco et le culturellement correct

Unesco and the "right" kind of culture: the bureaucratic articulation of institutionalized keywords

Bjarke Nielsen

Traducteur : Frédéric Eugène Illouz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2713>

DOI : 10.4000/gradhiva.2713

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 74-97

ISBN : 978-2-35744-072-2

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Bjarke Nielsen, « L'Unesco et le culturellement correct », *Gradhiva* [En ligne], 18 | 2013, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2713> ; DOI : 10.4000/gradhiva.2713

L'Unesco et le culturellement correct

par Bjarke Nielsen

On a beaucoup débattu sur la politique de la culture, mais la façon dont s'articulent bureaucratiquement les représentations spécifiques de cette dernière n'a guère retenu l'attention. Cet article, issu d'un travail ethnographique de terrain, présente un double point de vue sur la bureaucratie. D'une part, il étudie les conséquences de celle-ci au sein de l'Unesco, qui met en avant une perspective inclusive de la culture pour « nous les peuples des Nations unies », avec toutefois des limites à la tolérance dans cette idéologie.

D'autre part, il se penche sur l'adaptation à la bureaucratie d'un point de vue social et pragmatique ainsi que sur les mots clés de l'Unesco dotés d'autorité institutionnelle dans la pratique quotidienne.

mots clés

bureaucratie,
idéologie de la culture,
politique de la culture,
Unesco

**page précédente
et ci-dessus**

fig. 1

Jens Boel, directeur des
archives à l'Unesco, 2008.
© Patrick Zachmann/
Magnum Photos.

Le mandat constitutionnel de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) assigne à celle-ci la tâche de créer un monde meilleur, c'est-à-dire plus égalitaire et plus pacifique en « changeant l'esprit » des hommes (Hoggart 1978). Son acte constitutif déclare que :

Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix ; [...] par conséquent, cette paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité. (Unesco 1946 : 5)

Les architectes de l'Unesco considéraient que l'ignorance et les préjugés, particulièrement en ce qui touche à la diversité humaine, figuraient parmi les causes majeures de conflit et de guerre. L'Unesco vise à instaurer la solidarité, la paix et l'égalité au moyen, poursuit l'Acte constitutif, du « libre échange des idées et des connaissances [...] en vue de mieux se comprendre et d'acquérir une connaissance plus précise et plus vraie des coutumes respectives de chacun » (Unesco 2000a : 1). On ne s'étonnera pas que cet Acte constitutif, rédigé au lendemain de la guerre, eût la paix pour raison d'être. La croyance en la nécessité du progrès s'appuyait sur les valeurs des lumières : la démocratie, le gouvernement et l'éducation populaires, les mêmes droits pour tous, pas d'inégalités fondées sur l'origine et, surtout, le progrès par la raison et la science (Hobsbawm 1994 : 176 ; Laves et Thomson 1957). L'idée connue selon laquelle « les guerres pren[ne]nt naissance dans l'esprit des hommes » commandait une certaine façon

d'aborder et de résoudre les problèmes parce que, outre le grand prestige conféré à la connaissance, celle-ci devenait également l'outil par excellence qui changerait l'esprit des hommes et des femmes. On pourrait représenter l'idéalisme exprimé dans l'Acte constitutif par la formule suivante : *connaissance -> compréhension -> paix* (Hoggart 1978 ; Unesco 2000b).

En d'autres termes, l'Unesco se fixe de très ambitieux objectifs. Son mandat, qui repose sur des outils idéalistes destinés à généraliser la paix et l'égalité dans le monde, prévoit la diffusion de connaissances, politiques et déclarations dans les principaux domaines de l'éducation, la science et la culture. C'est dans ce contexte que l'Organisation programme la promotion de la culture, censée concourir à la réalisation de ses objectifs : celle-ci, ainsi qu'une plus large compréhension de la diversité culturelle, devrait changer les mentalités¹. Il s'agit de créer de nouvelles façons de penser, d'imaginer, et par là susciter de nouveaux modes de vie liés à l'exercice d'une capacité culturelle. On présente alors la culture comme « une source dynamique de changement, de créativité, de liberté et de ferment de perspectives innovatrices. Pour les groupes et les sociétés, la culture est énergie, inspiration et autonomisation. » (Unesco 1996 : 11)

Notre étude se fonde sur une enquête ethnographique menée en partie lors d'un stage de six mois au siège de l'Unesco à Paris en 2002, et sur un dialogue suivi avec des informateurs de premier ordre jusqu'en 2006. Un stage était la seule manière de pouvoir participer à l'ordinaire de la bureaucratie unesquienne, et de prendre part à des réunions et des conférences. En outre, il me fut demandé de produire des idées sur la diversité culturelle, recenser les activités antérieures, lire des rapports émanant d'autres agences de l'ONU, etc. En tant que stagiaire et jeune anthropologue, je n'étais absolument pas quelqu'un d'important, donc nullement menaçant pour les membres du personnel en place, qui me confiaient souvent leurs pensées et leurs frustrations². Cette analyse s'appuie sur l'image de l'Unesco vue à travers le prisme d'une division s'occupant, au sein du secrétariat, de la position générale de l'Organisation quant à la culture et la diversité dans le secteur culturel. Aussi l'étude ethnographique et l'analyse issues de cette réalité sociale spécifique ne sont opérantes qu'au niveau des représentations normatives, c'est-à-dire sur le plan de la politique de la culture ; les programmes concrets dans les différents États membres ne sont pas concernés. La tâche des spécialistes de programmes consiste à parler de l'Unesco, écrire sur l'Organisation et la représenter sur ces sujets³. Mon enquête ne décrit donc pas les instances dirigeantes de celle-ci ou des États membres. J'ai plutôt exploité le contenu d'entretiens et de conversations avec des spécialistes de programmes au siège de l'Unesco, l'observation participante, le dépouillement de la littérature sur la question et l'analyse de documents clés portant sur la politique de l'Organisation. À propos de cette dernière, j'utiliserai d'expressions telles que « l'Unesco prend l'initiative de » ou « l'Unesco agit ». J'utilise le nom d'Unesco comme si celle-ci agissait par elle-même, sachant pertinemment que ce sont des personnes qui agissent en son nom.

Je me concentrerai sur deux aspects : dans le premier, relatif au projet idéologique visant à « changer l'esprit des hommes » tel que l'annonce l'Acte

1. La culture a vu le sens qu'on lui donne évoluer plusieurs fois dans l'histoire de l'Unesco, ou plutôt elle a englobé de plus en plus de choses. Je ne m'engagerai pas dans une critique anthropologique du concept de culture unesquien. Ce serait, d'une certaine façon, hors sujet dans la mesure où c'est la manière dont la culture est utilisée pour légitimer certaines représentations et en rejeter d'autres qui m'intéresse.

2. Le travail de terrain a obtenu le consentement de tous les informateurs, qui ont été mis au courant de mon projet ; ils sont couverts par l'anonymat.

3. Afin de respecter leur anonymat, seuls les grades sont mentionnés quand je cite les informateurs, à savoir : D (directeur), SP (spécialiste de programme, de S1 à S5 par ordre croissant de grade), et enfin les consultants et les stagiaires. Les interviews – trente au total – furent menées aussi en dehors du secteur culturel.

4. Pour des analyses détaillées de documents spécifiques, voir Susan Wright (1998a, 1998b, 2000) sur la politisation de la culture (Unesco 1998) et Eriksen (2001) sur *Notre Diversité créatrice* (Unesco 1996). L'analyse de Wright m'a été d'une aide très précieuse. Elle met en relief la politisation marquée et contestée des notions de culture unesquiennes. Si elle a sans aucun doute raison au sujet de la contestation, je dirai qu'il existe également une structure unificatrice : certaines valeurs, dans la perspective de l'Unesco sur la culture, ne sont pas contestées, mais continuellement produites et reproduites dans des documents majeurs et dans la pratique organisationnelle.

constitutif, je traiterai des effets de la bureaucratie en exposant les grandes lignes de la culture selon l'idéologie de l'Organisation, principalement depuis les années 1990. On repère cette idéologie en se penchant sur les mots clés dominants qui apparaissent dans certaines publications officielles de l'Unesco sur la culture (voir par exemple Heyman 2004 : 491 ; Stoczkowski 2009). Plutôt qu'à un texte dans ses détails, c'est aux valeurs et visions du monde véhiculées par divers documents que je m'intéresse⁴. L'autre aspect concerne le cadre quotidien du projet en question, c'est-à-dire le fonctionnement routinier de la machine bureaucratique élaborant les politiques. Dans cette partie, je m'attacherai à débusquer certains faits réels de censure ainsi que certains mécanismes hiérarchiques entourant la production et l'approbation de documents internes (voir par exemple Heyman 2004). Autrement dit, j'y examinerai les tendances générales de la bureaucratie unesquienne et la façon dont le personnel s'y adapte, les explique, les comprend, plutôt que le contenu ou la signification des mots clés. Selon la thèse que je soutiens, dans l'activité usuelle de l'Organisation des mécanismes sociaux d'autorité bureaucratique exercent leur emprise sur les types de contribution acceptés, et par conséquent les discours produits, dans la mesure où certains mots clés bénéficient d'une plus grande légitimité que d'autres (voir par exemple Barnett et Finnemore 1999 ; Beetham 1996 ; Galtung 1986 : 1 ; Mosse 2004 : 646 ; Shore et Wright 1997).

Le progrès et les « bonnes » cultures : de l'unité à la diversité culturelle

Afin de situer la conception de la culture ayant actuellement cours à l'Unesco, rappelons brièvement la trajectoire passée de cette Organisation en la matière. Depuis sa création jusqu'au milieu des années 1960 et au début des années 1970, on considérait la culture comme le canon des arts majeurs, qu'il appartiendrait à l'Unesco, telle une « chambre de compensation », de diffuser ; dirigeants du monde, artistes et intellectuels y puiseraient de l'information sur les productions artistiques culturelles pour ensuite éduquer leurs propres populations à travers un forum international d'échanges (Hoggart 1978 ; Laves et Thomson 1957 ; Unesco 2000b). Cette position face à la culture exprime un raisonnement enraciné dans ce qui « a été pensé et dit » de mieux (Hall 2007 : 43), où les arts majeurs sont conçus comme la voie menant à l'humaine perfection. À l'Unesco de transmettre le meilleur de la culture mondiale, et les populations devraient se civiliser (Wright 2000 : 8) :

Reconnaissant le rôle particulièrement important [qui incombe dans ces circonstances] aux agents culturels et aux artistes, c'est-à-dire à tous ceux qui servent les idéaux élevés *de la vérité, du bien et de la raison*, qui chérissent les nobles traditions humanistes de la *culture universelle* et qui préservent et enrichissent le patrimoine des œuvres exprimant la vie spirituelle de l'humanité. (Unesco 1982 : 179, c'est moi qui souligne)

ci-contre

fig. 2

Paris, la salle des conférences du palais de l'Unesco, 1955-1958.
© Dominique Berretty/
Gamma-Rapho, Collections
Roger-Viollet/Parisiennne de
Photographie.

Il s'agissait fondamentalement de faire en sorte que l'homme ordinaire, réputé peu cultivé et imparfaitement sensibilisé à ces différents domaines, ait accès à l'éducation, aux œuvres d'art et monuments culturels. Car l'accès à l'éducation à travers les *mêmes* idées dans le monde entier exprimerait l'idée d'un modèle culturel à l'échelle planétaire. En ce sens,

fig. 3
Siège de l'Unesco à Paris.
Entrée du bâtiment Miollis,
2010. © Michel Ravassard/
Unesco.

c'était un projet d'unité. La première perspective de l'Unesco sur la culture mettait explicitement l'accent sur le rôle central des élites dans le développement d'un monde meilleur et plus pacifique par l'éducation du public (Unesco 2000b: 5). Cependant, la vision de la culture comme canon des arts majeurs commença à être remise en question quand le nombre d'États membres explosa entre les années 1960 et 1980 (59 en 1950, 120 en 1965 et 153 en 1980). L'Unesco, d'abord préoccupée de l'héritage commun de l'humanité, élargit sa conception, passant de la culture mondiale à la diversité des cultures humaines; de «sites culturels» ayant valeur universelle on en vint à l'unicité de pratiques, représentations et expressions culturelles (Stoczkowski 2009). Un informateur, fort d'une expérience de plusieurs décennies, l'explique ainsi :

Tout ce qui avait trait aux cultures non écrites, aux traditions, aux règles et modèles de vie, aux systèmes de valeur et ainsi de suite, n'était pas dedans. Et pour tous ces pays, c'était très choquant, cela signifiait une idée européenne de la culture. (Interview SP4)

L'Unesco ne pouvait et ne peut se permettre d'offenser aucun de ses États membres par une notion trop limitée de la culture. La définition de celle-ci dans le document capital qu'est la Déclaration universelle sur la diversité culturelle reflète la transformation qui eut lieu au cours des décennies précédentes :

La culture doit être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs spirituels et matériels, intellectuels et affectifs qui caractérisent une société ou un groupe social et [...] elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les façons de vivre ensemble, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. (Unesco 2001c: 1)

La culture s'énonce comme étant inclusive: tout le monde à présent en possède une; les groupes et les sociétés possèdent des cultures leur appartenant en propre, avec des histoires et des traditions spécifiques; les modes de vie deviennent culturels (voir aussi Unesco 1996: 35); enfin, le canon des arts majeurs continue d'en faire partie, mais la littérature et l'art, promus au rang d'expressions de la vie spirituelle de cultures particulières, *ne sont plus* des expressions des «hautes traditions humanistes de la culture mondiale».

Naguère convaincue qu'il existait un héritage culturel commun de l'humanité, l'Unesco voit maintenant la culture partout. On peut considérer cette généralisation comme un passage de *l'unité de l'humanité* à la célébration de la *diversité culturelle*. Durant les années 1990 et le début des années 2000, diversité culturelle et dialogue interculturel devinrent des «priorités absolues» du secteur culture (Unesco 2001b: 121; Unesco 2003: 171; Pavone 2007: 89-91). La diversité culturelle, de plus en plus présentée comme un outil de changement et une fin en soi, a amené l'Unesco à promouvoir les différences et les droits des minorités. La culture en soi libre; reconnaître et promouvoir la diversité culturelle devrait aboutir à un progrès vers l'égalité et la paix (Unesco 1996: 1; Unesco 2000c; voir aussi Wright 2000).

5. Pour une analyse comparative entre la perspective de l'Unesco sur la culture et l'anthropologie, voir Susan Wright (1998a). Elle pose la question de la légitimité de l'usage par l'Unesco de notions anthropologiques et identifie cinq significations différentes de la culture en relation avec l'anthropologie.

Bien que cette extension du concept de culture s'inspire en partie de notions anthropologiques⁵, la perspective unesquienne prescrit plutôt qu'elle ne décrit la culture ; les notions de culture anciennes ou nouvelles qui divisent les anthropologues ne l'intéressent pas (par exemple Brumann 1999 ; Grillo 2003 ; Stolcke 1995). Entre les mains de l'Unesco, la culture est un outil politique vanté comme une voie vers un monde meilleur ; la politique de la culture prône le changement et l'amélioration en promouvant plus de culture (voir aussi Markowitz 2004 : 332 ; Turner 1993 : 412). Regardons de plus près comment s'articule la perspective apparemment inclusive de l'Unesco :

Étant donné le contexte actuel où *dans le monde* règne le *mouvement*, fait de contacts, pressions, négociations, il va de soi que conserver des *identités culturelles distinctes* est vital pour la diversité culturelle ; or le global rencontrant le local et vice versa, ces identités sont appelées à *changer* et *se recréer*. Le dialogue entre *des identités et des cultures aussi flexibles, multiples et ouvertes* devrait servir de base à un concert des cultures plutôt qu'à un « choc des civilisations ». (Unesco 1998 : 23, c'est moi qui souligne)

Chaque création puise aux racines des traditions culturelles, mais s'épanouit *au contact* des autres cultures. (Unesco 2001b : 3, c'est moi qui souligne)

Les citations ci-dessus mettent en avant à la fois la singularité de chaque culture et le changement. Des identités culturelles distinctes, circonscrites, ne devraient pas être perçues comme fermées mais plutôt comme ouvertes au changement, aux impressions, idées et imaginations nouvelles (voir aussi Unesco 1996 : 35). L'ouverture et le changement – le mouvement en est la roue motrice – sont des valeurs essentielles. On reconnaît les différences et/ou la diversité culturelles comme des ressources à part entière ; la diversité culturelle « élargit les possibilités de choix offertes à chacun » (Unesco 2001b : 2 ; voir aussi Unesco 1998 : 22).

En regardant de près de quelle façon les cultures s'articulent avec des valeurs spécifiques et s'opposent à d'autres, je dégagerai les grands traits de la structure idéologique contenue dans cette perspective apparemment inclusive (voir par exemple Freedman 2003 ; Žižek 1989, 1999 ; Wright 1998a : 9). En surface, on célèbre chaque espèce de différence comme enrichissante, mais les cultures ou les valeurs ne sont pas toutes perçues comme progressistes :

Une société arrivée à *maturité* est déterminée par sa capacité à gérer le pluralisme culturel, qui l'a fait évoluer d'un état d'ignorance politique vers le choix rationnel de *bâtir une société démocratique* pouvant intégrer toutes les différences. Dans ce sens, la diversité culturelle *enrichit* et *vivifie* la société. (Unesco 2002 : 22, c'est moi qui souligne)

Bien que l'Unesco évite de se montrer trop concrète sur la culture, la citation ci-dessus nous donne un point de départ pour examiner ce qui a valeur de progrès et ce qui a valeur de réaction. La promotion de certaines cultures comme étant *de la bonne sorte* se fonde sur une conception

de ce qui est juste, de ce qu'il y a de mieux pour l'humanité. La « bonne » diversité culturelle et la « bonne » culture sont des chemins de traverse vers un « bon » avenir. Dans la citation précédente, le terme de maturité désigne des formes plus élevées de conscience, une société meilleure, plus éclairée et démocratique. On n'explique pas le pourquoi et le comment de cette progression vers la maturité. L'idée suggérée est que si les sociétés choisissent de respecter le pluralisme et la diversité culturelle, elles évolueront de l'enfance vers une maturité consciente, de l'ignorance vers la connaissance, les décisions irrationnelles deviendront rationnelles. Il existe cependant de mauvaises cultures :

Le principe fondateur devrait consister à développer le respect pour *toutes les cultures* dont les valeurs vont dans le sens de la tolérance envers les autres. (Unesco 1996 : 25, c'est moi qui souligne)

Il est certaines cultures qui *ne sont pas dignes* de respect, s'étant révélées *intolérantes, fermées, exploiteuses, cruelles et répressives*, [ce qui doit être] condamné, non toléré. (Unesco 2001c : 54, c'est moi qui souligne)

Cette Déclaration [la Déclaration universelle sur la diversité culturelle], qui oppose au *fondamentalisme replié sur lui-même* la perspective d'un monde plus *ouvert, créatif et démocratique*, devient l'un des textes fondateurs de la nouvelle éthique promue par l'Unesco au début du ^{xxi}^e siècle. (Unesco 2002 : 3, c'est moi qui souligne)

De toute évidence, la représentation des choses à encenser est bâtie autour d'images progressistes de la diversité culturelle. La « bonne » culture est liée à des valeurs spécifiques ; la signification « correcte » renvoie à la tolérance, au dialogue, à la démocratie, à la participation, au choix et à l'ouverture. Autant de valeurs cardinales, nécessaires, de représentations normatives pour un monde meilleur, pour réaliser le but qui est celui de l'Organisation : un monde de solidarité, de liberté et de paix. Une telle imagerie progressiste fonctionne par contraste avec des phénomènes condamnables, dont le monde devrait s'éloigner : le « fondamentalisme replié sur lui-même » ne vise aucune culture en particulier, mais appartient clairement à la mauvaise sorte. D'autre part, l'isolement et l'ignorance ne semblent plus de mise :

La diversité, si elle veut rester créatrice, doit être fondée sur l'acceptation et le dialogue. Elle ne peut survivre quand les communautés se referment sur elles-mêmes. (Unesco 2003 : 171)

L'isolement et l'ignorance ne sont pas considérés comme des éléments légitimes de la diversité culturelle, de la réalité que l'Unesco promeut. Ils appartiennent, comme nous l'avons relevé plus haut, à une société restée au stade infantile, qui n'a pas atteint la maturité. Dans cette logique, les cultures non ouvertes qui n'apprennent pas de celles qui sont différentes et ne les louent pas sont coupables d'ériger des frontières défensives. De telles pratiques paraissent moins démocratiques, quasi équivalentes au fondamentalisme replié sur lui-même (Žižek 1999 : 219-220) : « Dans

un monde sans frontières, la diversité culturelle ne peut être confinée à des limitations nationales ou locales : elle doit bénéficier du dialogue transnational. » (Unesco 2002 : 11)

Sans que les îlots de culture soient reniés, les identités culturelles valent par leur côté flexible, multiple et ouvert. L'Organisation désire un monde sans frontières et culturellement divers, constitué de flux d'individus, d'images et de cultures embrassant l'humanité ; dans le même temps elle souhaite que chaque groupe conserve son caractère unique dû à son héritage culturel et son identité, conditions nécessaires pour qu'existe une diversité culturelle créative. Pour moi, cet accent mis sur les origines et l'histoire, d'une part, et d'autre part la possibilité de choix et d'avenirs différents représentent des prémisses au « parler culturel » de l'Unesco (Hannerz 1999 : 398). L'insistance sur la créativité, le changement et la variation, sur une culture orientée vers l'avenir, autorise la valorisation de ce qu'il y a de restreint dans la notion d'origine. L'exaltation de la diversité culturelle repose sur la différence mais, simultanément, elle rejette la différence non acceptable, à savoir les cultures isolées, les nationalismes, etc. (voir aussi Eriksen 2001 : 9)

Ainsi, à y regarder de plus près, l'idéologie de la culture telle que l'Unesco l'entend est tout à fait spécifique, mais demeure suffisamment ouverte pour laisser place à de multiples interprétations. Clairement, la diversité culturelle se rattache à des valeurs précises et rompt avec d'autres, mais les valeurs positives d'égalité, tolérance, démocratie, paix et liberté peuvent revêtir différentes formes dans la mesure où nous ignorons comment la promotion de la diversité culturelle va bouleverser des inégalités profondément ancrées partout dans le monde. Nous savons cependant que les individus continueront à mal agir s'ils restent « ignorants », s'ils « se referment sur eux-mêmes », s'opposent au dialogue, etc. Malgré la spécificité de l'idéologie de l'Unesco, l'ambiguïté est une condition préalable nécessaire si l'on veut que les États membres ratifient les programmes et politiques culturels de l'Organisation ; en effet, elle ouvre un espace à de multiples interprétations, donc à la contestation politique (voir aussi Freedman 2003 : 56 ; Mosse 2004 ; Žižek 1999). En dehors de l'Unesco, la diversité culturelle peut être interprétée par la droite dans une version de la liberté et de la démocratie comme préservant des cultures majoritaires particulières et, par la gauche, dans une autre version de la liberté, comme assurant la protection des diverses minorités (Eriksen 2001 ; Wright 1998a).

Affaires internes : de l'usage des mots sans danger et du pragmatisme devant les mécanismes de censure

La plupart des membres du personnel auxquels j'ai parlé s'identifiaient fortement à l'Unesco, tout en critiquant certains aspects de la logique bureaucratique. De façon générale, ce sont des gens fiers, qui ont une haute opinion de leur travail, des réseaux professionnels dont ils sont amenés à faire partie et auxquels ils se consacrent ; beaucoup d'entre eux se sentent au pinacle. À la fois pleins d'espoir et cyniques, ils croient les idéaux de l'Unesco nécessaires à la création d'un monde meilleur, mais ils savent aussi, ou ils l'apprennent, qu'au sein de l'Organisation bureaucratie et politique limitent leur action. Je m'attacherai plus ici aux processus

fig. 4

Les réserves des drapeaux
et plaques de pays à l'Unesco,
2008. © Patrick Zachmann/
Magnum Photos.

bureaucratiques assurant la mise en application des mots clés qu'au contenu de ces derniers. Les mots clés bureaucratiques s'articulent avec une compréhension de ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Je tire l'extrait d'interview qui suit de ma propre expérience de stagiaire :

L'INTERVIEWER - Je pense aussi aux propositions de projets et aux avant-projets... Si j'essaie de lire des livres, des trucs comme ça – c'est inutile... tandis que si je fais du copier-coller de vieux documents de l'Unesco et les amalgame avec des priorités actuelles, c'est reçu de façon plus positive.

L'INFORMATEUR - Oui, vous avez raison... ça a été pour moi une source de frustration pendant longtemps, je me suis battu avec mon précédent directeur parce que j'essayais tout le temps d'innover et... d'apporter de nouvelles idées... Il en acceptait certaines, mais il les remodelait avec de vieux mots, dans notre jargon je dirais... Maintenant, je suis beaucoup plus libre de faire ce que je veux parce que je dirige un projet, un programme, tout seul, et je peux le faire [utiliser des choses nouvelles], et j'ai peur. J'ai peur d'utiliser des choses nouvelles que je ne maîtrise pas. En définitive je me sens plus à l'aise... Et j'ai une stagiaire... elle essaie de nouvelles expressions, et c'est moi qui la ramène aux vieilles expressions parce que je sais qu'avec les vieilles expressions, au moins, je ne risque rien. (Interview SP3)

Quand les spécialistes de programmes ou les consultants rédigent des propositions pour des actions présentes ou futures, ils les formulent de telle façon qu'elles répondent aux attentes des supérieurs. Ils y parviennent s'ils respectent la hiérarchie et les mécanismes de censure, car ce sont les supérieurs qui approuvent, corrigent ou rejettent les projets. Par ailleurs, ces mêmes supérieurs représentent la position officielle de l'Unesco dans les réunions et les conférences (voir aussi Galtung 1986 : 1 ; Hoggart 1978). La citation ci-dessus nous montre, quasi à la manière d'un guide de l'utilisateur, comment les spécialistes de programmes gèrent leur travail quotidien. On applique les mots clés approuvés dans l'élaboration des programmes, tel est le message dicté par l'expérience si l'on veut survivre.

Pour participer sans déconvenues à la vie de tous les jours de l'Unesco, il vous faut acquérir le sens de la manœuvre : «À qui ce projet de lettre devrait aller, et quelle stratégie employer dans le choix des mots pour qu'ils semblent pertinents à la personne qui le lira.» (SP3) En d'autres termes, connaissez vos supérieurs et leurs différences si vous voulez que l'on approuve vos idées. Compétences précieuses, outre la connaissance ou l'apprentissage du style unesquien : savoir à partir de quels documents faire des copier-coller et à qui s'adresser pour les trouver – il s'agit naturellement de documents et rapports ayant une autorité institutionnelle. La maîtrise du dialecte unesquien, elle, consiste à manier des expressions sans danger, les mots clés justes. Il est recommandé d'adopter un ton positif, de voir les possibilités plutôt que les obstacles en rédigeant les projets, d'éviter d'y employer les mots clés dans une acception trop précise. Un ton optimiste et des concepts vagues sont des vertus à l'Unesco, des concepts fermés restreignent l'espace interprétatif nécessaire aux diverses

parties prenantes, que ce soient des États membres, des supérieurs haut placés ou des fonctionnaires. Les membres du personnel défendent et légitiment les priorités de leur division et leur «propre territoire en matière de programmes» en invoquant les priorités dominantes et les réseaux puissants. Les acteurs habiles et expérimentés sont doués pour ce jeu, ils ont une espèce de pilote automatique qui les oriente vers l'utilisation du bon mot clé ainsi qu'un talent particulier pour éviter les routes les plus dangereuses. Ils peuvent naviguer selon les mécanismes de la censure «invisible» à l'œuvre dans ce domaine (Bourdieu 1992: 138-139). En fait, ils perpétuent le langage dominant, se gardant ainsi des sanctions. Dans une bureaucratie comme l'Unesco, celles-ci supposent qu'avec le temps vous deviendrez de plus en plus insignifiant et serez donc ignoré: on ne vous demandera pas de faire part de vos idées au sujet de vos actions présentes ou futures.

Comme l'explique un autre informateur: «Il y a à l'Unesco un manque patent d'autocritique – envers les concepts et les activités qui sous-tendent le programme général.» (Interview SP5) Il est fait ici allusion à deux points. Le premier a à voir avec le poste que l'on occupe, lequel est indissociable du second, à savoir la capacité à défendre des zones de programmes en se référant aux «actes d'institution» (Bourdieu 1992; Wright 2000): les procédures bureaucratiques liées à l'approbation des priorités et à leur légitimité ininterrompue. Un acte d'institution, dans le jargon unesquien, revient à se référer à la bonne sorte de document; ce peut être par exemple le document principal qui nous concerne, la Déclaration universelle sur la diversité culturelle (Unesco 2001c). En général, il est toujours bon de citer le Programme et budget et la Stratégie à moyen terme, les «bibles», selon la formule d'un informateur, soit le C4 et le C5 dans le parler courant de l'Unesco. Ce sont les feuilles de route indiquant la politique approuvée par la Conférence générale, des points de référence qui, dans la production quotidienne de projets et de discours, acquièrent une autorité institutionnelle grâce à ces processus bureaucratiques (Shore et Wright 1997).

S'en tenir à des expressions sans risque, c'est comprendre la logique sociale et bureaucratique ambiante et naviguer en conséquence. Ce n'est autre qu'un effet de la situation dans laquelle se trouvent ces employés. En ce sens, l'autorité institutionnelle s'applique davantage à la production d'un système autoréférentiel qu'au contenu exact d'un document institutionnalisé. Selon un informateur:

Maintenant, tout est diversité culturelle. Nous appliquons donc ce concept, mais tout en le gardant à l'esprit, nous essayons de promouvoir notre intérêt pour le développement culturel. (Interview SP5)

On ne trouve pas dans les projets réussis une conception divergente de la culture, mais plutôt comment l'on instrumentalise celle-ci pour que la machine marche. Les spécialistes de programmes dirigeant leurs «propres projets» sont capables de défendre leur travail et de le mener à bien quand ils réussissent à mettre en application les bons mots clés. Il y a donc dans la maison un espace permettant de manœuvrer, mais cela n'implique pas que n'importe quoi peut passer ou que l'on peut s'opposer ouvertement aux documents porteurs de la politique approuvée ou aux mots clés admis:

fig. 5 et 6

Bureau de Koichiro Matsuura,
directeur général de l'Unesco,
2008. © Patrick Zachmann/
Magnum Photos.

6. Au début des années 1990, la « culture de la paix » était considérée comme un concept servant d'antidote à une « culture de la guerre et du conflit ». Une culture de la paix mettait en avant des valeurs telles que la liberté, la démocratie, la tolérance et la solidarité comme étant profondément ancrées chez les hommes et les femmes (Pavone 2007 : 84-85 ; Unesco 1995 : 11). Ce concept, bien qu'encore présent, a en grande partie été remplacé par celui de diversité culturelle, qui promeut pratiquement les mêmes valeurs.

Nous étions quelques-uns à nous montrer critiques à l'égard du « concept de culture de la paix⁶ ». C'était tellement bateau, qui peut être contre la paix, l'amour et les fleurs ? Et on a dépensé des millions pour ça. Mais nous ne nous sommes pas opposés publiquement [car] nous avons discuté avec un collègue à nous, qui a dit : « laissez tomber, n'allez pas vous battre ouvertement contre ça, parce que... ça va juste tout détruire au passage »... Ça ne vaut pas la peine de se suicider professionnellement pour un concept vide. (Interview SP5)

Vous devez accepter les mots clés concernant la politique adoptée même si vous n'êtes pas d'accord, du moins si vous tenez à votre carrière, et la plupart des employés de l'Unesco tiennent à la leur. Vous pouvez parler à des collègues dignes de confiance du non-sens que constituent certains projets, certains mots clés, mais vous ne pouvez pas en faire état ouvertement, ni oralement ni par écrit. Quant un concept comme « culture de la paix » a été agréé, il revêt une autorité institutionnelle et une légitimité politique. Les financements pleuvent. Les divisions autant que les acteurs au sein du secrétariat ont intérêt à maintenir des priorités attachées à des mots clés spécifiques (voir aussi Hoggart 1978). Ils se sont souvent eux-mêmes investis dans des projets, or les gros budgets et les financements produisent de la reconnaissance sociale et bureaucratique. En outre, selon certains informateurs, s'opposer en public à des mots clés entérinés et générateurs de ressources serait un « suicide professionnel » car des réseaux puissants pourraient vous contrer. La vie professionnelle à l'Unesco consiste en grande partie à se garder des coups bas et à se forger une image valorisante afin d'assurer ses arrières. Les documents institutionnalisés paraissent incontestables, mais cela masque le fait que d'une part ils sont le résultat de processus sociopolitiques et que d'autre part leur pouvoir se produit et se reproduit à l'identique à cause de la façon dont on les applique. Autrement dit, vous devez être pragmatique pour travailler dans l'Organisation. Plusieurs informateurs ont par exemple insisté sur le caractère idéaliste et bureaucratique du point de vue de l'Unesco sur la culture. Au cours d'une conversation informelle, l'un de mes informateurs les plus importants, un SP5, explique :

Il s'agit de mettre en œuvre les mots justes... même quand j'écris sur des phénomènes compliqués comme les conflits ethniques, j'introduis l'expression « dialogue culturel », et *voilà !* le problème est « résolu »... cela peut être un tout petit peu trop simpliste. (Notes de terrain)

L'ambivalence et la distance envers le mot juste, « et *voilà !* », se rapporte à ce qui peut être dit sans danger dans une Organisation où dominent la politique, les personnages puissants et la hiérarchie, plus qu'à la nature de l'idéologie de la culture elle-même. Dans leurs activités, les spécialistes de programmes appliquent encore les mots clés institutionnalisés, sans toutefois les accepter entièrement ; ils n'acceptent pas sans les critiquer les solutions proposées. Beaucoup d'entre eux ne savent pas exactement comment la diversité culturelle va créer la paix, l'égalité et la liberté, ils continuent néanmoins de promouvoir ces mots clés tous les jours. Quand je leur demande ce qu'au fond signifient la culture et la diversité culturelle, les informateurs me renvoient aux documents importants du moment ou

bien les résumant. La spécificité de l'idéologie de la culture telle que définie par l'Unesco, se réclamant d'une part des valeurs positives que sont la liberté, la tolérance et l'égalité, et dénonçant d'autre part l'isolement et l'ignorance, découle des processus sociaux et bureaucratiques qui assurent en permanence la fonctionnalité de ces mots clés. C'est à l'intérieur de ces structures significatives que les employés manœuvrent. Certaines pratiques et certains mots clés sont beaucoup plus recevables que d'autres, et les acteurs de l'Unesco ne se leurrent point à ce sujet. Pour la plupart de mes informateurs, l'Organisation est fortement politisée et bureaucratique.

Par exemple, sur la pauvreté – c'est un sujet majeur... Bon, je dois dire qu'en quelque sorte on m'a fait taire, non seulement des lobbies qui ont réagi en dehors de l'Unesco, mais aussi à l'intérieur. Ce sujet était considéré comme sensible, trop brûlant... Lentement mais sûrement elle devient une Organisation très bureaucratique et grise... La vérité c'est qu'elle [l'Unesco] ne fonctionne pas bien. Je suis encore... je crois en l'Organisation. Je travaille comme je peux avec les armes dont je dispose, qui sont les mots et les idées. (Interview D)

Évoquer trop directement la pauvreté et l'inégalité ne fait pas logiquement partie de la perspective culturelle provenant de la configuration politique et bureaucratique de l'Organisation. En fait, l'Unesco mentionne la pauvreté et l'inégalité (par exemple Unesco 1996: 61), mais elle a tendance à voir le sujet à travers des lunettes «culturelles»: «L'un des buts principaux du développement humain est l'accomplissement social et culturel de l'individu.» (Unesco 1998: 13; voir aussi Throsby 2008: 3) L'une de ses pré-occupations majeures dans la seconde moitié des années 1990 et le début des années 2000 a été que l'ordre international existant, dont on savait qu'il devenait rapidement planétaire, pouvait être vu comme un monde en rupture alors qu'il devait être considéré comme un monde d'opportunités. Dans la perspective unesquienne, on suppose que les gens mettent à contribution de manière créative leurs différences culturelles pour vaincre les incertitudes, les difficultés de l'économie mondiale (voir par exemple Unesco 1996; Unesco 1998: 23; Unesco 2003: 171). Diversité culturelle, différence et dialogue interculturel sont vus comme des ressources à part entière permettant de créer un monde meilleur, c'est-à-dire comme des outils destinés à gérer la différence et l'inégalité. En résumé, naviguer à l'intérieur de l'Unesco implique que l'on s'en tienne à l'idéalisme contenu dans sa constitution: *connaissance* -> *compréhension* -> *paix*.

À lire ce qui précède, l'on pourrait croire que les procédures bureaucratiques et leurs pratiques autoritaires peuvent être à la fois personnelles et anonymes. Elles sont personnelles dans la mesure où la plupart des employés ont besoin d'expérience et de réseaux personnels pour être capables de rédiger des lettres et des discours sur la politique à mener, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs supérieurs (voir Beetham 1996; Mosse 2004). Elles sont anonymes dans la mesure où les procédures décisionnelles ne sont pas transparentes, par exemple en ce qui concerne les priorités actuelles de l'Unesco. On répond souvent aux questions sur la diversité culturelle, les priorités dominantes et la façon dont elles apparaissent par des déclarations du type: «Vous savez que ce sont les Nations unies elles-

fig. 7
Le hall d'entrée du bâtiment
de l'Unesco à Paris, s.d.
© Jacqueline Poggi.

mêmes» (SP4) ou «Mais nous sommes à l'Unesco, et il est impossible de comprendre l'Unesco». Offrir une tautologie en guise d'explication révèle que, de l'intérieur, la bureaucratisation de l'Unesco est presque perçue comme inévitable. Dans ce sens, la prise de décision est impersonnelle et généralisée, emballée dans des procédures bureaucratiques et politiques qui manquent de transparence. L'idéologie de la culture ainsi que ses mots clés sont institutionnalisés, partiellement à cause de la trajectoire historique et politique rappelée dans la première section de cet article, partiellement à cause des processus bureaucratiques analysés dans la présente section.

Malgré les critiques internes évidentes, beaucoup d'informateurs s'investissent dans leur travail quotidien, espérant créer un avenir meilleur grâce à leurs «mots et idées». Au plan analytique autant qu'empirique, cela montre que les bureaucrates ne sont pas des serviteurs inconscients des visions du monde promues par l'Unesco. Ils soutiennent et produisent quotidiennement l'idéologie de la culture unesquienne davantage, pourrait-on dire, par pragmatisme que par intériorisation (Eagleton 2007 : 50, 56 ; Sharpe 2006 : 5). Ils savent que certains aspects du «parler culture» ignorent d'autres secteurs de la réalité, que par leur activité ils «poursuivent une illusion, mais ils le font quand même (Žižek 1989 : 33). Dans le cas de l'Unesco, l'idéologie n'opère pas selon le modèle classique de la fausse conscience, du genre : «Ils ne le savent pas, mais ils le font.» Il s'agit plutôt de : «Ils le savent, mais ils le font de toute façon.» En ce sens, l'idéologie n'est pas tant ce que les gens pensent d'une situation, «elle est [plutôt] en quelque sorte inscrite dans la situation elle-même» (Eagleton 2007 : 40). Faire comme si des mots clés spécifiques reflétaient le fonctionnement réel du monde est inscrit dans la texture de la pratique bureaucratique de l'Unesco. Cela revient à dire que l'affirmation quotidienne de l'idéologie de la culture unesquienne passe davantage par ce que font ses employés que par ce qu'ils savent. La signification attribuée à l'actuelle promotion de la culture fait partie intégrante des procédures bureaucratiques et de la logique sociale de l'Organisation elle-même. Le parler culture de l'Unesco, avec sa vision de la diversité culturelle menant à l'égalité et à la paix, n'est pas faux en soi, mais il ne peut être séparé de cette réalité sociale.

Conclusion

J'ai indiqué que, pour comprendre la production et l'utilisation continue des mots clés dominants dans l'idéologie de la culture de l'Unesco, il était nécessaire d'analyser les conditions bureaucratiques dans lesquelles cette idéologie est construite et entretenue. Et, ainsi maniés quotidiennement, ces mots clés alimentent la production des illusions nécessaires sur ce que l'ordinaire *devrait* devenir (*ibid* : 184 ; Sharpe 2006 ; Žižek 1999). Si la plupart des employés, comme j'ai essayé de le démontrer, entretiennent et produisent l'idéologie de la culture unesquienne en la mettant en pratique tous les jours, ce n'est pas nécessairement parce qu'ils se font une idée précise de la façon dont les actions de l'Unesco vont bouleverser les inégalités existantes, mais parce qu'ils sont engagés dans une réalité bureaucratique et politique spécifique.

Je terminerai en mettant brièvement en regard l'idéologie de la culture de l'Unesco avec les questions de redistribution et de reconnaissance. L'Organisation met en avant le potentiel libérateur et enrichissant

contenu dans le fait d'enjamber les frontières culturelles, mais reconnaît à peine que traverser les frontières n'est pas à la portée de tous (Pieterse 2001 : 239). Beaucoup, parmi mes informateurs, en sont conscients. Cependant, à cause de sa configuration bureaucratique et politique, l'Unesco a tendance à déplacer le problème de l'inégalité en promouvant les « bonnes » cultures, au risque de voir dans les divisions politiques et sociales des divisions culturelles ou une expression de la diversité culturelle. Ce faisant, elle ignore en grande partie « l'injustice distributive [...] et s'efforce exclusivement de changer la culture » (Fraser 2000 : 110). L'inconvénient, c'est qu'on passe ainsi sous silence les questions de ressources aussi bien que celles ayant trait à la possibilité ou non des gens à être éveillés de la « bonne » façon. L'absence de prise en compte des relations socioéconomiques affaiblit les luttes de redistribution tout en renforçant les luttes culturelles comme moyen d'accéder à un monde plus égalitaire et plus juste (par exemple Cheah 1998 : 302 ; Turner 1993 : 424 ; voir aussi Mulhern 2009).

Mettre en parallèle l'idéologie de la culture unesquienne avec l'insistance sur la diversité culturelle au sens large et l'actuel désintérêt pour la redistribution n'implique pas que les problèmes de reconnaissance culturelle devraient être ignorés. J'abonde dans le sens de Nancy Fraser : « Cela condamnerait des millions de gens à subir de graves injustices qui ne se réparent qu'à travers une espèce de reconnaissance. » (2000 : 119) La culture étant devenue un champ de bataille ayant pour enjeu la reconnaissance, l'idéologie de la culture de l'Unesco est un projet politique luttant pour la reconnaissance publique des minorités. Leurs droits ne seront assis que si elles sont reconnues (Pieterse 2001 : 220). Néanmoins, l'idéologie de la culture unesquienne semble coincée entre la promotion de la diversité culturelle en tant que manière de bâtir des cultures plus vitales, ouvertes et démocratiques (Turner 1993 : 413), et une perspective exaltant la culture qui réduit la diversité culturelle à des différences enrichissantes si ces dernières sont ouvertes à l'import-export culturel. Les racines culturelles comptent à condition qu'elles *montent*, pour ainsi dire (Friedman 2002). Dans ce sens, la perspective idéologique de l'Unesco court le risque de devenir plus esthétique que politique (Pieterse 2001 : 236 ; Turner 1993 : 414). Elle a beau rejeter clairement les « mauvaises » cultures aux frontières trop délimitées, un raisonnement menant à la célébration de la différence culturelle peut aussi être utilisé par ceux qu'on appelle les « fondamentalistes repliés sur eux-mêmes » comme un droit à la différence dans l'absolu. La stratégie trouvée pour résoudre ce dilemme semble reproduire la position élitiste d'antan, quand l'Unesco décidait de la façon dont les gens devaient être civilisés en promouvant les « bonnes » cultures, seules dotées des facultés d'imagination et de libération. À ceux qui ne possèdent pas les sortes de culture qui conviennent, on devrait « inoculer » les « bonnes » (Shore 2000 ; voir aussi Friedman 2000 : 648).

Université d'Aarhus, Danemark
bn@crf.au.dk

Traduction de l'anglais par Frédéric Eugène Illouz

remerciements

Je veux exprimer ma gratitude particulière à tous les spécialistes de programmes et amis qui ont partagé leur temps et leurs pensées avec moi. Je remercie également les membres de la rédaction qui m'ont encouragé à écrire cet article. J'en porte, naturellement, l'entière responsabilité.

Bibliographie

L'Unesco et le culturellement correct. Par Bjarke Nielsen

Barnett, Michael N. et Finnemore, Martha

1999 « The politics, power and pathologies of international organizations », *International Organizations* 53(4) : 699-732.

Beetham, David

1996 *Bureaucracy*. Buckingham, Open University Press (2^e éd.).

Bourdieu, Pierre

1992 *Language and Symbolic Power*. Oxford, Oxford Polity Press.

Brumann, Christophe

1999 « Writing for culture: Why a successful concept should not be discarded », *Current Anthropology* 40 (suppl.) : S1-S27.

Cheah, Pheng

1998 « Given culture: Rethinking cosmopolitical freedom in transnationalism », in Pheng Cheah et Bruce Robbins (éd.), *Cosmopolitics: Thinking and Feeling beyond the Nation*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

Drori, Gili S.

2005 « United Nations' dedications: A world culture in the making? », *International Sociology* 20(2) : 175-199.

Eagleton, Terry

2007 *Ideology: An Introduction*. Londres, Verso (nouvelle éd. remise à jour).

Eriksen, Thomas Hylland

2001 « Between universalism and relativism: A critique of the Unesco concepts of culture », in Jane K. Cowan, Marie-Bénédicte Dembour et Richard A. Wilson (éd.), *Culture and Rights: Anthropological Perspectives*. Cambridge, Cambridge University Press.

Fraser, Nancy

2000 « Rethinking recognition », *New Left Review* 3 : 107-120.

Freeden, Michael

2003 *Ideology: A Very Short Introduction*. Oxford, Oxford University Press.

Friedman, Jonathan

2000 « Globalization, class and culture in global systems », édition spéciale : « Mélanges en l'honneur d'Immanuel Wallerstein. II^e partie », *Journal of World System Research* 6(3).

2002 « From roots to routes: Tropes for trekkers », *Anthropological Theory* 3(2) : 21-36.

Galtung, Johan

1986 « On the anthropology of the United Nations system », in David Pitt et Thomas G. Weiss (éd.), *The Nature of United Nations Bureaucracies*. Londres, Westview Press : 1-22.

Gibson, Mark

1998 « Richard Hoggart's grandmother's ironing: Some questions about "power" in international cultural studies », *International Journal of Cultural Studies* 1(1) : 25-44.

Grillo, Ralph D.

2003 « Cultural essentialism and cultural anxiety », *Anthropological Theory* 3(2) : 157-173.

Hall, Stuart

2007 « Richard Hoggart: The uses of literacy and the cultural turn », *International Journal of Cultural Studies* 10(1) : 39-49.

Hannerz, Ulf

1999 « Reflections on varieties of culturespeak », *European Journal of Cultural Studies* 2(3) : 393-407.

Heyman, Josiah McC.

2004 « The anthropology of power-wielding bureaucracies », *Human Organizations* 63(4) : 487-500.

Hobsbawm, Eric

1999 1994 ? *L'Âge des extrêmes, histoire du court xx^e siècle (1914-1991)*. Bruxelles-Paris, Complexe-Le Monde diplomatique.

Hoggart, Richard

1978 *An Idea and Its Servants: Unesco from Within*. Londres, Chatto and Windus.

2004 « High arts and general culture », *Society* 42(1) : 79-81.

Inglis, Fred

2007 « Richard Hoggart: the intellectual as politician », *International Journal of Cultural Studies* 10(1) : 21-28.

Laves, Walter H.C. et Thomson, Charles A.

1957 *Unesco, Purpose, Progress, Prospects*. Bloomington, Indiana University Press.

Lentin, Alana

2005 « Replacing "race", historicizing "culture" in multiculturalism », *Patterns of Prejudice* 39(4) : 379-396.

Markowitz, Fran

2004 « Talking about culture: Globalization, human rights and anthropology », *Anthropological Theory* 4(3) : 329-352.

Mosse, David

2004 « Is good policy unimplementable? Reflections on the ethnography of aid policy and practice », *Development and Change* 35(4) : 639-671.

Mulhern, Francis

2009 « Culture and society, then and now », *New Left Review* 55 : 31-45.

Narkunas, J. Paul

2007 « Utilitarian humanism: Culture in the service of regulating "we other humans" », *Theory & Event* 10(3).

Pavone, Vincenzo

2007 « From intergovernmental to global: Unesco's response to globalization », *The Review of International Organizations* 2(1) : 77-95.

Pieterse, Jan

2001 « Hybridity, so what? The anti-hybridity backlash and the riddles of recognition », *Theory, Culture & Society* 18(2-3) : 219-245.

Sharpe, Matthew

2006 « Slavoj Žižek », *The Internet Encyclopedia of Philosophy*, <http://www.iep.utm.edu/zizek/>

Shore, Cris

2000 *Building Europe: The Cultural Politics of European Integration*. Londres, Routledge.

Shore, Cris et Wright, Susan

1997 « Introduction. Policy: A new field of anthropology », in Cris Shore et Susan Wright (éd.), *Anthropology of Policy: Critical Perspectives on Governance and Power*. Londres, Routledge : 3-39.

Stoczkowski, Wiktor

2009 « Unesco's doctrine of human diversity », *Anthropology Today* 25(3) : 7-11.

Stolcke, Verena

1995 « Talking culture: New boundaries, new rhetorics of exclusion in Europe », *Current Anthropology* 36(1) : 1-24.

Throsby, David

2008 « Culture and sustainable development: Insights for the future implementation of Art. 13 », CE/08/Throsby/Art.13. Paris, Unesco.

Turner, Terence

1993 « Anthropology and multiculturalism: What is anthropology that multiculturalists should be mindful of it? », *Cultural Anthropology* 8(4): 411-429.

Unesco

1946 *Acte constitutif de l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture*. Paris, Unesco.

1982 *Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico, rapport final*. Paris, Unesco.

1995 *Stratégie à moyen terme pour 1995-2001*. Paris, Unesco.

1996 *Notre diversité créatrice, rapport de la Commission mondiale de la culture et du développement*. Paris, Unesco.

1998 *Conférence intergouvernementale sur les politiques culturelles pour le développement. Le pouvoir de la culture, Stockholm*. Paris, Unesco.

2000a *Textes fondamentaux, comprenant l'Acte constitutif et les amendements adoptés par la Conférence générale lors de sa trentième session*. Paris, Unesco.

2000b *L'Unesco et la question de la diversité culturelle. Bilan et stratégie 1946-2000. Étude basée sur les documents officiels*. Paris, Unesco.

2000c *Vers un pluralisme constructif, rapport*. Paris, Unesco.

2001a *Stratégie à moyen terme 2002-2007: Contribution à la paix et au développement à l'ère de la mondialisation par l'éducation, la science, la culture et la communication (version préparatoire)*. Paris, Unesco.

2001b *Projet de programme et de budget 2002-2003, Conférence générale, trente et unième session*. Paris, Unesco.

2001c *Déclaration universelle sur la diversité culturelle, adoptée par la Conférence générale*. Paris, Unesco.

2001d *Vers un pluralisme constructif, rapport*. Paris, Unesco.

2002 *Série diversité culturelle n° 1. Déclaration universelle sur la diversité culturelle. Une vision, une plate-forme conceptuelle, une boîte à idées, un nouveau paradigme*. Paris, Unesco.

2003 *Projet de programme et de budget 2004-2005, Conférence générale, trente-deuxième session*. Paris, Unesco.

Wright, Susan

1998a « The politicization of culture », *Anthropology Today* 14(1): 7-15.

1998b « Conference review: Encaging the wind », *International Journal of Cultural Policy* 5(1): 173-182.

2000 *Culture and Global Governance. Wenner-Gren Symposium on "Culture and the Cultural: New Tasks for an Old Concept?"*. Mexico, septembre.

Žižek, Slavoj

1989 *The Sublime Object of Ideology*. Londres, Verso.

1999 *The Ticklish Subject – The Absent Centre of Political Ontology*. London, Verso.

2007 *Le sujet qui fâche: le centre absent de l'ontologie politique*. Paris, Flammarion.

ci-contre

Jens Boel, directeur des archives à l'Unesco, 2008. © Patrick Zachmann/Magnum Photos.